

A PROPOS DE LA CESSION DE LA VÉNÉTIE...

A l'heure où le télégraphe annonçait la nouvelle de la cession de la Vénétie, Mme Daniel Stern, après M. du Girardin, apportait dans la *Liberté* son concours à la cause de la guerre, de même que M. Corbon lui apportait le sien dans le *Siècle*.

Mme Daniel Stern s'avoue bien que l'opinion publique n'était pas aussi favorablement disposée à la guerre qu'on aurait voulu le faire croire, et elle s'en indigne.

C'est surtout la jeunesse qu'elle prend à parti, la jeunesse qu'elle accuse de se cramponner à la paix avec les satisfaits du règne de Louis-Philippe, avec les satisfaits de la République honnête et modérée, avec les satisfaits de l'Empire.

«Notre jeune génération, scientifique à ce qu'elle croit, dit Mme Daniel Stern, positive à ce qu'elle dit, mais en réalité passablement chimérique, car elle ne tient compte en ses prétentions pacifiques ni de la géographie, ni de l'histoire, ni des passions, ni des instincts, ni des affinités de sang, ni de la Némésis des races, imagine un état européen où la France, sans effort, sans sacrifice, sans intervention (on ne dit pas sans liberté, mais on le pense, la France inoffensive et inerte opérerait comme par magie, par le seul désir du l'imiter, une douce transformation de la politique universelle».

De quelle jeunesse est-il question?

Cette jeunesse scientifique, positive qui, de l'aveu du Mme Daniel Stern, parle de fraternité, de paix, d'industrie et de bien-être, - on aurait pu ajouter de solidarité, de travail et de justice, - repousse la guerre non pas par apathie, ni par indifférence; elle ne recule pas devant le sacrifice et l'effort. Seulement elle croit qu'elle doit s'occuper d'autre chose que des prétentions de ministres ambitieux ou de dynasties envahissantes. Elle croit que pour transformer la situation actuelle elle doit diriger d'un autre côté ses sacrifices et ses efforts, son activité et son énergie, et surtout ne point les dépenser bêtement au service de meneurs politiques, mais les rendre utiles et les faire servir au triomphe d'une idée. Elle ne manque pas de fierté, mais elle ne veut pas s'exposer à manquer d'intelligence. Elle n'est pas satisfaite, mais elle ne veut pas être dupe.

Elle ne veut se battre ni pour le roi d'Italie ni pour le roi de Prusse.

Mme Daniel Stern reproche à cette jeunesse, *«qui devrait être, selon elle, l'âge de la spontanéité, des instincts sûrs et prompts, des vues hardies, de se faire le champion des caculs étroits, des prudences à vues courtes et d'un idéal médiocre»*

Nous ne savons guère ce que les instincts ont à faire en politique, et nous leur préférons certainement la raison. Nous ne savons pas davantage ce qu'il peut y avoir de hardi dans les vues d'une jeunesse dirigée par sa seule spontanéité et ses seuls instincts. Quant à l'idéal médiocre, on le connaît; c'est l'établissement de la paix universelle par le développement du crédit, de l'instruction, l'affranchissement du travail, la réciprocité des services et des garanties, et la fédération des peuples. Cela ne vaut certes pas l'emploi des canons rayés, des fusils à aiguilles et l'égorgement de plusieurs mille hommes.

«Il faut, ajoute Mme Daniel Stern, à la grande respiration de la France, non pas seulement la liberté française, mais la liberté européenne. Et celle liberté (c'est folie de lui présager un autre avenir), elle sera comme toujours: le prix du sang».

Hélas! oui. jusqu'à ce jour c'est toujours au prix du sang et de la proscription de quelques défenseurs isolés que cette liberté a été conquise, mais ce n'est certainement pas par des soldats.

Qu'est-ce que la liberté européenne a jamais gagné à la guerre? Qu'a-t-elle gagné aux guerres de la République et à celles de l'Empire?

S'imaginerait-on le résultat merveilleux qu'eût obtenu la Révolution française, si ce mouvement n'eût été interrompu et perverti par le 18 brumaire, par l'Empire et enfin par la Restauration qui, en ramenant les Bourbons sur le trône, annula définitivement l'œuvre de 1789 et 1793?

Et ces traités de 1815 eux-mêmes dont on nous a tant parlé depuis ces derniers jours, et que l'on invoque sans cesse comme une excitation à la guerre, oublie-t-on qu'ils sont le résultat de vingt ans d'une guerre désastreuse?

Mme Daniel Stern a daté l'article paru dans la *Liberté* de Genève. Est-ce que ce séjour n'aurait pas dû lui prouver, plus que tous les arguments possibles, ce que vaut la paix pour la liberté des peuples? Est-ce à la guerre, à l'intervention et à sa prépondérance que la Suisse doit l'indépendance dont elle jouit presque seule en Europe?

Après avoir affirmé que le peuple prussien était un de ceux où la liberté est entrée le plus avant dans toutes les âmes, et avoué que ce pays est le plus mal mené, un des plus comprimés de l'Allemagne, - ce qui ne prouve pas en faveur de son gouvernement, - Mme Daniel Stern ajoute: «*On ne peut concevoir la patrie prussienne agrandie sans y faire une large place à la liberté; un patriotisme exalté par la conquête ne se laisserait pas persuader facilement des bienfaits de la servitude*».

Et vous nous reprochez, madame, vous qui écrivez ces lignes, de ne tenir aucun compte de l'histoire!

C'est parce que nous avons trop médité sur les conséquences des guerres et des conquêtes. C'est parce que jamais elles n'ont contribué à la liberté des peuples, ni à leur élévation morale, mais ont, au contraire, resserré les liens de leur servitude; c'est parce que nous en avons trop souffert que nous nous en défions et que nous les repoussons.

Non, non, ce n'est pas nous qu'il faut accuser de chimères!

Si vous voulez, madame, vous édifier sur la réalité de l'indépendance, de l'amour du droit et de l'élévation de caractères que créent la guerre et la conquête, relisez donc Mme du Staël.

Le Siècle, qui hier encore voulait mettre l'Europe à feu et à sang, en reproduisant aujourd'hui la note du *Moniteur*, s'écrie que «*c'est sa politique qui triomphe*».

Il y a un mois, quand le *Siècle* croyait voir dans la lettre de l'Empereur à M. Drouin de Lhuys la confirmation de ses idées belliqueuses, il s'écriait pareillement que «*cette lettre était conforme à la politique que le Siècle a constamment défendue depuis sept ans*».

Décidément, le journal de M. Havin est de composition facile et son optimisme défie celui du *Constitutionnel* lui-même.

Pierre DENIS.
